

FRÈRES ET SŒURS, DES EMPREINTES POUR LA VIE

ENTREVUE
ANDRÉ RENAUD



«Toute notre vie, nous tentons de récupérer l'amour parental perdu», affirme le psychologue et psychanalyste André Renaud.

Ainsi, les liens entre frères et sœurs vont non seulement conditionner nos comportements futurs, mais ils contribuent aussi à forger notre personnalité.

Enfant unique ou enfant de famille plus nombreuse, nous portons tous la marque de ces premiers rapports sociaux que sont les relations fraternelles.

Durant plus de 30 ans, André Renaud a enseigné à l'École de psychologie de l'Université Laval. Il préside aujourd'hui la Société psychanalytique de Québec et continue de s'intéresser au fonctionnement psychique de la personnalité.

Il pose ici un regard éclairé sur la façon dont se vivent les fratries, ces relations frères-sœurs si déterminantes dans l'évolution de chaque être humain.

RND Pourquoi s'intéresse-t-on de plus en plus aux relations entre frères et sœurs ?

Disons tout d'abord que les relations entre frères et sœurs, que nous appelons *fratrie*, concernent tout le monde. Ou bien vous avez des frères et des sœurs, ou bien vous êtes enfant unique. Même là, vous avez observé comment vos parents ou amis interagissent avec leurs frères ou leurs sœurs.

En somme, nous connaissons tous ce type de relation, parfois complexe et difficile. La fratrie implique nécessairement pour les personnes qui en font partie le sentiment d'être aimé ou de ne pas être aimé et celui de perdre une partie de l'amour parental lorsqu'un autre enfant arrive dans la famille. Toute notre vie, nous tenterons par tous les moyens de récupérer cet amour «perdu».

Même l'enfant unique vivra, à un moment ou un autre, ces sentiments avec des voisins, des cousins ou des camarades de classe. Par exemple, il pourra avoir l'impression que ses parents ou son professeur lui préfère un autre enfant. Les liens fraternels marquent donc plus ou moins fortement la vie de chaque individu.

Même parvenus à l'âge adulte, nous continuons de ressentir les sentiments qui découlent de ces liens. La rivalité fraternelle peut effectivement se manifester dans nos rapports avec notre conjoint ou nos collègues. Pensons à toutes les situations où nous avons agi en fonction des autres, où nous nous sommes soumis à leurs désirs pour qu'ils nous acceptent.

La question des relations fraternelles revient aussi sur le tapis lorsque nous devenons parent ou considérons le fait

d'avoir des enfants. Nous ne pouvons alors nous empêcher de penser aux sentiments de rivalité, de complicité et de solidarité que vivaient les membres de notre famille.

Dans le contexte actuel, où la famille type compte un enfant et demi, les parents sont très exigeants à l'égard de leur progéniture. Mais comment un seul enfant peut-il satisfaire tous les désirs de ses parents ? C'est un énorme défi pour le petit qui devient une sorte de centre d'attraction et d'intérêt.

De plus, il suffit seulement que les parents se demandent «S'entendra-t-il mieux avec son père?» ou «S'amusera-t-il davantage avec sa mère?» pour que se réveille en eux une certaine rivalité. Ils ont déjà vécu les sentiments liés à la fratrie et ils y font de nouveau face mais, cette fois, dans leur rôle de parent.

Ainsi, la façon dont les parents composent avec l'enfant est largement influencée par leur propre manière de vivre leurs relations avec leurs frères et sœurs. Cela explique aussi pourquoi l'on s'intéresse tant à ce sujet. Au départ, l'enfant se trouve dans une dynamique qu'il n'a pas choisie. Il souhaite se faire aimer de son père et de sa mère, et leur être fidèle.

Alors, si l'un des parents vit un conflit avec un frère ou une sœur, l'enfant sentira cette rivalité et se tiendra à distance de son oncle ou de sa tante. Même s'il éprouve de la curiosité à son égard, il se gardera de la satisfaire, vu sa quête d'amour parental. À ce moment, il est déjà engagé dans une dynamique de fraternité impliquant rivalité, solidarité, amour, haine, conflit, mais sans toutefois en comprendre tous les enjeux.

RND De quelle façon et à quel moment un enfant fait-il la découverte des relations fraternelles ?

Pendant quelque temps, le premier enfant est en quelque sorte la « vedette » de son père et de sa mère. Il connaît leurs attentes et fait de son mieux pour y répondre ou pour les contester ouvertement. Puis, arrive un nouveau-né. Mais l'aîné n'est alors pas assez raisonnable et mûr pour comprendre que ce nouveau venu est une source d'enrichissement pour lui et sa famille. Il pense plutôt que, désormais, sa mère et son père seront occupés et passeront du temps avec quelqu'un d'autre que lui, et qu'il devra s'habituer à ce partage.

**L'enfant sait
qu'il ne peut rejeter
ouvertement
le petit dernier.
Il risquerait de perdre
l'amour de son père
ou de sa mère.**

Il ne peut donc pas s'empêcher de vivre cet événement comme une perte. Le nouveau-né devient l'« ennemi » qui lui a dérobé quelque chose de précieux. Reste à savoir comment il agira avec cet « ennemi », s'il s'en fera un allié ou s'il cherchera plutôt à l'éliminer. Combien de premiers de famille ont affirmé : « Il n'est pas beau, le bébé. Il est tout plissé, il est vieux, il n'a pas de cheveux ! »

C'est en fait une manière d'exprimer son rejet. En même temps, l'enfant sait très bien qu'il ne peut rejeter ouvertement le petit dernier. Il risquerait alors de perdre l'amour de son père ou de sa mère. Que fait-il alors ? Il

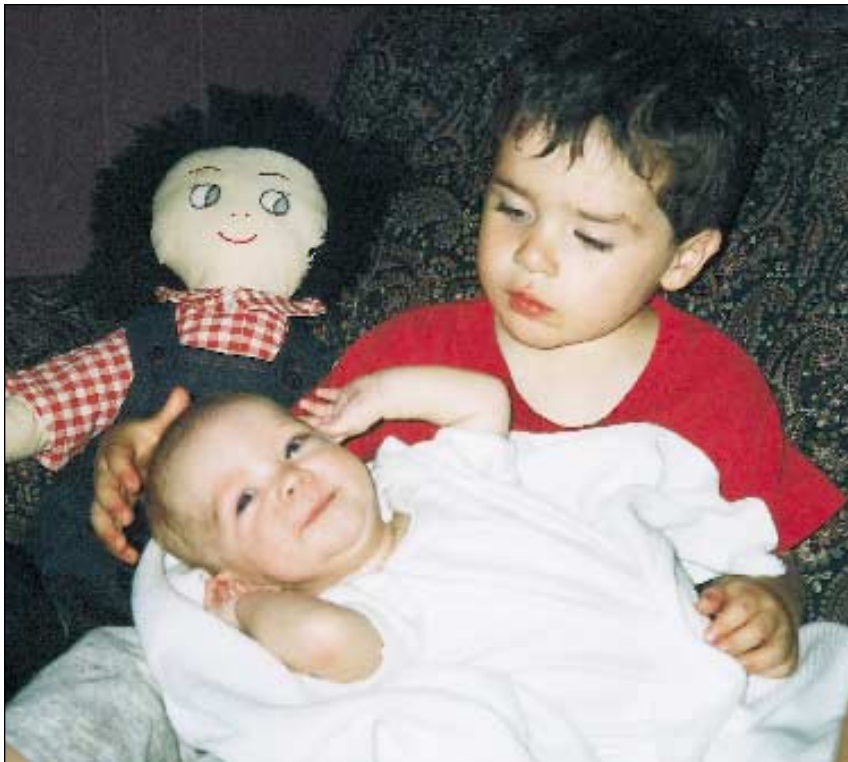
s'engage donc dans un travail psychologique colossal, dans une réflexion équivalant à une thèse de doctorat !

Il se demande alors : « Comment faire pour ne pas me débarrasser de ce petit intrus avec qui je dois partager mes parents ? », « Comment conserver leur amour et leur faire croire que j'aime mon petit frère ? », et finalement : « Comment composer avec mon intérêt à découvrir l'autre et ma haine pour celui qui me prive de quelque chose ? » Tel est le tourbillon de questions qui assaillent l'enfant qui fait face aux relations fraternelles.

Ajoutons que c'est là une première expérience de composition sociale pour l'enfant. Après avoir tissé des liens avec ses parents, il établit ensuite ses premières relations avec son petit frère ou sa petite sœur. Cette société est bien petite, mais c'est quand même là que l'enfant va apprendre à composer avec les injustices, les désagréments, mais aussi à nouer des alliances. Il y vivra aussi des relations de collaboration et de solidarité. Au jeu des rivalités, il devra s'affirmer davantage pour défendre et conserver sa place.

En apprenant à se comporter avec ses frères et sœurs, l'enfant se prépare aux relations du monde scolaire. À l'école, en effet, il se retrouvera parmi une foule de compagnons, qui sont eux aussi frères ou sœurs, sensiblement du même âge, de même grandeur et de même force que lui. Sa façon d'apprendre à développer des rapports sociaux dans ce nouveau groupe sera fortement marquée par sa manière de vivre ses liens fraternels.

Ainsi, dès la première relation que nous établissons avec nos parents, des racines très profondes se développent



Combien de premiers de famille ont affirmé : « Il n'est pas beau, le bébé. Il est tout plissé, il est vieux, il n'a pas de cheveux ! »

en nous. Cette première empreinte intérieure marquera notre psychisme et influencera notre façon de vivre nos relations fraternelles tout au long de notre vie. C'est également un autre motif qui justifie l'intérêt que nous portons aux relations entre frères et sœurs.

RND Existe-t-il des caractéristiques propres aux relations fraternelles ?

Parce que ce sont elles que nous vivons en premier, les relations fraternelles teinteront, d'une manière ou d'une autre, tous nos futurs rapports. Elles vont, en effet, servir de base à toute ex-

périence que nous vivrons. L'adage dit que l'on ne choisit pas son frère ou sa sœur, mais que l'on choisit ses amis. En revanche, on ne partage pas son père et sa mère avec ses amis, mais on partage ses parents avec ses frères et sœurs.

C'est une distinction fondamentale entre relations fraternelles et relations amicales. La fratrie suppose des exigences plus grandes et plus profondes que les relations sociales. Pensons seulement au fait qu'il faut partager l'affection maternelle et paternelle avec quelqu'un qui n'est pas considéré comme un égal, mais comme beaucoup

plus grand ou beaucoup plus petit. Cela est unique aux relations fraternelles, et la façon de les vivre conditionne les relations sociales.

Les exemples de ce conditionnement ne manquent pas. Nous pouvons supposer que ceux qui prodiguent des conseils à leurs amis ont agi de la sorte avec leurs frères et sœurs. Ils ont déjà joué ce rôle par le passé. De même, ceux qui s'attendent à tout obtenir sans lever le petit doigt et qui boudent si tel n'est pas le cas sont souvent les petits derniers de la famille qui ont toujours été gâtés.

Un autre exemple est celui du leader d'un groupe. C'est dans sa famille qu'il a appris à prendre la parole et à faire les démonstrations. Il a d'abord développé cette manière d'être pour composer avec ses frères et sœurs. Ces comportements proviennent du vécu de la fratrie, de la façon de réagir à la rivalité, à la compétition et à la solidarité qui se manifestent au départ dans la famille.

Les relations fraternelles préparent donc notre comportement social. Elles se distinguent totalement des relations amicales, amoureuse ou conjugale. Leurs exigences sont différentes et aussi plus conséquentes. En effet, les personnes qui ne parviennent pas à vivre une relation amoureuse stable gardent souvent dans leur bagage des conflits non résolus avec les membres de leur fratrie.

De plus, avec l'être aimé, ces gens pourront éprouver les mêmes rivalités, incompréhensions et manques d'empathie qu'au sein de leur fratrie. Les relations fraternelles constituent donc une dynamique qui marque profondément le cheminement de chaque personne.

RND Nos relations avec nos frères et sœurs nous marquent-elles autant que nos liens avec nos parents ?

Ni plus ni moins. Je dirais plutôt que les relations fraternelles nous marquent différemment. La nature même des relations diffère. L'enfant, par exemple, est d'emblée dépendant de son père et de sa mère. Sa propre survie dépend d'eux. Par ailleurs, l'enfant n'éprouvera jamais cette dépendance envers un frère ou une sœur, ni même le cadet à l'égard de son aîné.

Au départ, l'enfant vit avec ses parents une relation vitale de dépendance psychologique car il a absolument besoin, pour se développer, de se sentir accepté et aimé. Par conséquent, il fera tout pour leur plaire.

Rappelons-nous le mythe selon lequel la mère aimerait son enfant naturellement. Cette affirmation est complètement fautive ! La mère peut être disposée à aimer son enfant, mais celui-ci doit faire quelque chose pour obtenir cette affection. Il appartient donc à l'enfant de déclencher le potentiel d'amour de la mère. Il s'y prendra, par exemple, en faisant son premier sourire, ou en se blottissant contre elle.

Évidemment, tous ces gestes dépendront du lien qui unit les parents, des raisons de s'être choisis pour conjoints et d'avoir un enfant ensemble, de leur amour l'un pour l'autre. Et ces raisons vont influencer leur manière d'agir avec leur enfant. De son côté, l'enfant est capable de sentir le climat, l'humeur et les tensions qui règnent dans la maison, mais sans pouvoir nécessairement exprimer clairement ses impressions.

Prenons le cas d'une femme demeurée en conflit avec sa mère. Cette femme

*Beaucoup de couples
se forment par
nécessité.
Ils veulent combattre
la solitude,
trouver quelqu'un
avec qui faire
un bout de chemin.*



pourra être attirée par un « homme maman » de qui elle voudra se faire aimer. Lorsqu'ils auront un enfant, elle craindra de subir le partage d'affection. Elle aura peur que l'enfant et le père développent, l'un pour l'autre, un amour plus fort que celui qu'ils éprouvent pour elle. Son enfant deviendra comme un rival et elle ne l'aimera pas facilement. Quant à l'enfant, il devra travailler fort pour déclencher l'amour de sa mère.

Cette relation de dépendance vitale envers les parents est donc bien dif-

férente des liens que l'enfant entretient avec ses frères et sœurs. Les liens fraternels influencent autant, mais différemment, le parcours de vie de chaque personne. Chaque famille a sa propre histoire, son odeur familiale.

RND Quel sens donnez-vous à l'expression « odeur familiale » ?

L'odeur familiale provient, d'une part, du climat dans lequel ont baigné les parents. Ce climat, influencé par leur histoire, donnera à la famille en

construction une couleur et une odeur particulières. Dès ses premières heures, l'enfant respire l'odeur familiale. Qu'elle soit conflictuelle ou harmonieuse, il la fera sienne. Si l'un des parents ne s'entend pas avec ses propres parents, par exemple, l'enfant sentira cette tension et sera peu enthousiaste à l'idée de visiter ses grands-parents.

D'autre part, l'odeur familiale renvoie à l'histoire du couple, à la façon dont les conjoints se sont choisis. Comme cette histoire est très enracinée dans leur vie, elle influence par ricochet l'odeur familiale. Prenons le cas des séparations qui surviennent après seulement une ou deux années d'union. Ces divorces rapides seraient notamment attribuables au fait que les partenaires n'ont pas connu une période de connaissance ou d'approvisionnement assez longue avant de s'engager. Ils se sont laissés aller à une sorte d'élan personnel, de coup de foudre.

Ce type de rapport n'est pas appelé à grandir parce qu'il n'a pas de racines. Ces personnes ne se sont pas choisies pour ce qu'elles sont vraiment. Elles ont partagé un même toit sans se connaître suffisamment ou ont vécu une sorte d'élan amoureux qu'elles n'ont pas pris le temps d'approfondir. Aujourd'hui, ce type de lien est malheureusement assez fréquent. Des jeunes se rencontrent un soir et, le mois suivant, ils emménagent ensemble ! Précisons que le contexte socio-économique favorise aussi ce phénomène. On ne paie qu'un seul loyer, on partage toutes les dépenses.

Puis, imaginons que, dans ce climat encore fragile, arrive un enfant. Il pleure, le couple est épuisé, les querelles se multiplient. L'enfant n'arrive pas à

trouver sa place au sein de cette famille sans racines.

Nous constatons, en clinique, que ce phénomène a mis au monde des enfants qui répètent exactement le même scénario. On dit enfants du divorce, futurs parents divorcés, et c'est très vrai ! Les enfants de couples spontanés, sans enracinement amoureux, vont favoriser les relations coup de foudre dans leur propre vie. Telle est donc cette « odeur » familiale qui s'imprègne très tôt dans la vie psychique et qui trace inéluctablement le parcours affectif de chaque personne.

Chaque famille a sa propre histoire, son odeur familiale.

Certains couples ne réussiront pas à créer cet enracinement car ils rejettent la famille au sens large et croient pouvoir se débrouiller seuls. Or, ce défi est impossible à relever. Dans certaines cultures primitives, d'ailleurs, l'exclusion d'un individu du clan correspond à la pire punition que l'on puisse infliger. Hors du clan, point de salut, pourrait-on dire.

Dans la société moderne, rejet du clan rime souvent avec problèmes psychologiques majeurs. Une personne, privée de ce lien profondément enraciné au cœur d'elle-même, ne peut, en effet, aller bien loin. Aussi, l'« odeur » dans laquelle nous vivons nos premiers moments influence tout le scénario à venir. Un enfant né du désir n'aura donc pas la même destinée que celui qui est né dans un contexte d'instabilité affective.



L'enfant unique apprend la vie en société d'une façon différente de l'enfant qui a des frères et des sœurs.

RND Les changements sociaux des dernières décennies ont-ils influencé les relations fraternelles ?

La famille a, en effet, connu beaucoup de changements au cours des dernières décennies. Souvent, elle est recomposée, plus petite, ses membres vivent éloignés les uns des autres, et elle connaît des conditions socio-économiques difficiles. De plus, les jeunes d'aujourd'hui s'engagent en amour mais sans nécessairement envisager d'avoir tout

de suite des enfants. Ils mettent souvent ce projet de côté, jusqu'à ce que leurs conditions de vie se soient améliorées.

Dans l'immédiat, ils souhaitent surtout devenir autonomes. Ils sont en quête d'épanouissement personnel. Comme le contexte social se révèle beaucoup moins riche d'espoirs immédiats qu'à l'époque de leurs parents, ils ne pensent qu'à sauver leur peau. Ils veulent décrocher un emploi intéressant pour lequel ils recevront un salaire

décent. Malheureusement, cette aspiration tient presque de l'utopie. Rares sont ceux, en effet, qui ont la chance d'avoir un travail qu'ils aiment.

Cette instabilité au travail crée bien souvent une instabilité dans leurs relations. Comme les jeunes se retrouvent dans une situation financière précaire, ils ne s'enracinent pas. D'autres ont subi le divorce de leurs parents et ont dû sacrifier beaucoup de choses pour assurer leur survie. C'est ainsi qu'ils s'habituent à l'absence de racines.

Aujourd'hui, beaucoup de couples se forment par nécessité. Ils veulent combattre la solitude, trouver quelqu'un avec qui faire un bout de chemin. Ensuite naît un enfant dans une situation déjà tellement complexe. Ce scénario classique donne lieu souvent à des séparations.

Après avoir pris un peu de recul, chacun des conjoints reforme un nouveau couple et crée une nouvelle fratrie. Une fois sur deux, le nouveau couple se sépare. Les tentatives de solidariser la famille ont échoué et les enfants vivent une situation difficile. Ils sont séparés en deux clans et se sentent isolés davantage. Cependant, ce ne sont pas eux les responsables de l'échec du couple. C'est plutôt le manque de solidité de la relation.

Pour l'instant, nous ignorons quelles seront les conséquences de toute cette instabilité dans les rapports fraternels. Je crois cependant qu'il ne faut pas désespérer car l'être humain dispose d'une faculté d'adaptation inouïe. Bien sûr, les familles en question vivront une période trouble, un certain déséquilibre. Mais il y a de l'espoir et des solutions.

À l'inverse, il arrive que des couples reformés tiennent le coup. L'homme et

la femme ont pris de la maturité et ont réglé leurs comptes avec leur « ancienne » vie. Leur situation s'est stabilisée et les conditions sont plus favorables à l'établissement d'un climat relationnel positif. Ces couples bien enracinés vivent beaucoup moins d'insécurité et d'angoisse.

RND Les familles recomposées fonctionnent-elles selon la même dynamique que celle des familles traditionnelles ?

Non, les familles recomposées ont leur propre dynamique. Certaines fonctionnent mieux dans la nouvelle situation familiale que dans la situation d'origine. C'est le cas des familles où les parents et les enfants arrivent à développer des racines en eux et, par le fait même, des liens plus profonds entre eux. Il arrive aussi qu'un enfant s'entende mieux avec son « nouveau » frère qu'avec son propre frère. Cette nouvelle entente permet souvent d'améliorer la relation entre les deux « vrais » frères.

C'est que à ce moment-là, l'enfant trouve un partenaire et devient solidaire de quelqu'un qui a connu la même expérience que lui : divorce des parents, tensions, querelles, etc. Il peut partager son vécu sans qu'il soit nécessaire d'en parler. Très souvent, j'ai vu des frères ou des sœurs de familles différentes faire équipe pour faciliter la relation des nouveaux parents.

Parce qu'ils avaient peur de revivre une rupture, ces enfants sont devenus solidaires d'une dynamique d'assistance vis-à-vis de leurs parents. Ils prennent soin des plus jeunes, alors qu'ils n'avaient jamais voulu assumer ce rôle dans l'autre famille. Ils s'efforcent d'obtenir de bonnes notes à l'école

pour ne pas ennuyer leurs parents avec leurs difficultés scolaires. Cette coalition permet très souvent de calmer le climat dans la famille reconstituée et aide les membres de la nouvelle fratrie à trouver racine dans cette nouvelle situation.

Il arrive toutefois que l'on observe le contraire. Parfois, le climat de la famille reconstituée n'aide pas les enfants à tisser des liens. Comme la relation des parents n'est pas encore solide, les enfants n'ont pas de modèle à suivre. Ils ne parviennent pas à vivre en harmonie ou sont encore trop imprégnés des problèmes relationnels de leur situation antérieure. Ils souhaitent demeurer fidèles aux deux parents, mais ne savent pas comment composer avec le nouvel adulte qui arrive dans le décor.

Les couples bien enracinés vivent beaucoup moins d'insécurité et d'angoisse.

Même dans le cas où les nouveaux parents s'aiment profondément, des conflits peuvent éclater entre les enfants de familles différentes. Il arrive que les membres du nouveau couple décident que leurs enfants respectifs vivent alternativement une semaine ou deux dans le nouveau foyer. Ou encore, ils optent pour vivre dans des foyers différents avec leurs enfants et se fréquentent uniquement les fins de semaine.

Bref, toutes les stratégies sont possibles pour éviter la guerre ! Mais ces familles gagneraient plutôt à aller chercher de l'aide du côté des thérapies fa-

miliales. Elles pourraient ainsi mieux comprendre les raisons de cette rivalité qui empêchent les enfants de s'épanouir dans leur nouvel environnement.

RND Qu'advient-il des familles à enfant unique ?

L'enfant unique vit autrement les relations fraternelles. Il partage notamment ces liens avec des cousins et des cousines, et participe à la fratrie de ses parents. Comparativement aux autres enfants, il a une difficulté de plus et une chance en moins. Habitué d'être au centre de l'univers parental, cet enfant a droit à un traitement privilégié et unique. Il est roi, mais à quel prix !

Sur le plan social, il devra apprendre à composer avec les autres enfants qui, eux, auront déjà acquis cette compétence au sein de leur famille. Cet apprentissage se fera généralement sur le tas et à la dure. En garderie, il n'est pas rare de voir ces enfants isolés ou se retrouver dans des conflits parce qu'ils refusent simplement de prêter leurs jouets. Ils vivent une réelle difficulté qui, sans être insurmontable, marquera leur personnalité. Toujours, ils s'efforceront de composer avec les injustices, les préférences, les avantages et les talents des autres.

De plus, l'enfant unique n'a pas la chance d'apprendre très jeune à tolérer les frustrations et les préoccupations de son entourage de même que les injustices. Par exemple, l'enfant d'une famille plus nombreuse ne se sent pas mis de côté ou moins aimé de ses parents quand ces derniers sont concentrés sur les difficultés de son frère ou de sa sœur. À l'inverse, l'enfant unique a toujours ses parents à sa disposition. Il ne connaît pas cette situation de



Chaque famille emprunte des chemins différents. Les liens que nous tissons dans l'enfance colorent l'ensemble de notre vie.

partage. À l'extérieur de la famille, il exigera souvent cette même disponibilité des autres. Il n'aura pas cette tolérance par rapport aux frustrations. Ainsi, l'enfant unique apprend la vie en société à la dure et d'une façon différente de celle d'un enfant qui a des frères et des sœurs.

RND Pourquoi parle-t-on plus souvent des effets négatifs que des effets positifs des relations frères-sœurs ?

Quand nous parlons de la fratrie, nous avons tendance à mettre davantage

l'accent sur la jalousie et les rancunes plutôt que sur la solidarité et le partage. Admettons une chose : avoir des frères et des sœurs ou bien des demi-frères et des demi-sœurs, ou être enfant unique, sera toujours un fichu problème ! Par sa nature à la naissance et par son immaturité, l'enfant est égocentrique et narcissique. Il se considère comme le seul être au monde et se sent si unique qu'il « englobe » en lui, au départ, son père et sa mère. C'est vers l'âge de un an seulement qu'il comprend que sa mère est une personne autonome et indépendante de lui.

Ainsi, l'être humain s'avère l'animal qui, à la naissance, est le plus dépourvu de toute la nature. Comme il est totalement dépendant de ses parents, le bébé naissant est un être de besoins et de désirs considérables. Or, les seules personnes qui peuvent répondre à tant d'attentes demeurent les parents. Quand cet enfant doit, par la suite, partager ses parents avec d'autres, il vit une perte incroyable de soutien et d'amour. Toute sa vie, il sera aux prises avec cette nostalgie.

Même l'enfant unique vivra cette nostalgie lorsqu'il découvrira que sa mère aime aussi quelqu'un d'autre, son père. Pendant un certain temps, ce dernier représentera un rival. L'enfant provenant d'une famille plus nombreuse vivra aussi le même drame, mais à répétition. Il y aura son père, puis un petit frère, puis une petite sœur. Que l'on soit enfant unique ou non, il y a toujours des problèmes liés à la fratrie. Voilà sans doute pourquoi on situe les relations frères-sœurs dans une perspective négative.

En contrepartie, le fait de tisser des liens avec des frères et des sœurs est riche d'enseignement. Nous apprenons alors à composer avec les autres, à partager les attentes parentales, et ces apprentissages nous serviront toute la vie.

RND Le rang de naissance a-t-il un impact sur le développement de l'individu ?

Tout à fait. Mais précisons tout de suite qu'il n'y a pas de rang plus enviable qu'un autre. Je dirais plutôt que chaque rang a sa dynamique particulière. En règle générale, l'aîné demeure l'enfant le plus fidèle aux valeurs parentales. Plus complexe, il reste souvent le pré-

fééré des parents. C'est d'ailleurs à l'aîné que ceux-ci vont d'abord se confier en cas de problème. Même le dernier-né très gâté ne jouit pas de la même proximité affective.

La plupart du temps, l'aîné recevra davantage de soutien de ses parents que le cadet. Dans une famille de deux enfants, la rivalité et la compétition sont plus vives que dans une famille de trois. Les enfants se querellent davantage, le plus vieux revendique son « droit d'aînesse », le plus jeune cherche à imiter son aîné. Souvent, le cadet quitte la famille pour aller se réaliser dans un autre clan. Il s'entoure généralement d'un plus grand nombre d'amis que l'aîné pour compenser l'impossibilité de s'y allier.

Il arrive aussi que les enfants dans les familles de deux éprouvent davantage de difficulté à se découvrir un talent particulier. Ils sont souvent trop occupés à satisfaire les attentes des parents.

Dans le cas des familles de trois enfants, c'est différent. Le deuxième enfant, pris en sandwich, vit une dynamique particulière car il ne sera jamais aussi grand que l'aîné et, de ce fait, il se fera souvent reprendre par ses parents. Le principe est que le deuxième enfant d'une famille de trois tentera d'imiter l'aîné parce qu'il veut vivre cette même proximité qui existe entre celui-ci et ses parents. Ou, au contraire, il peut agir comme le petit dernier, qui a également la cote auprès des parents. Dans ce cas, il se fera reprocher d'être trop grand pour se comporter en bébé.

Ainsi, le deuxième enfant est le plus réprimandé de la famille et aura plus de difficulté à se trouver une identité qui lui est propre. Celle qu'il adoptera

s'apparentera souvent à l'identité de l'agitateur, du trouble-fête ou du perturbateur. Il peut même incarner le « mouton noir » de la famille. Sa dynamique est essentiellement fondée sur la rivalité, la compétition et la performance, et il fera tout pour profiter des bénéfices de l'aîné et du benjamin.

Avoir des frères et des sœurs ou être enfant unique sera toujours un fichu problème !

La situation du petit dernier de la famille est tout autre. À sa naissance, les parents sont plus expérimentés et moins nerveux devant les frasques des enfants. Il faut dire qu'ils en ont probablement vu de toutes les couleurs avec le deuxième. D'habitude, le dernier restera longtemps le petit bébé de papa et maman. Les autres enfants réagiront généralement de manière différente à son arrivée. L'aîné accepte que le bébé reste un bébé. Cela ne le dérange pas puisqu'il bénéficie aussi d'un statut spécial auprès des parents. En revanche, le deuxième enfant réagira plutôt négativement, étant donné qu'il perd, dans l'aventure, sa place de dernier de famille.

Quant aux familles plus nombreuses, elles connaissent une autre dynamique de fratrie. Dans les familles de quatre enfants, nous voyons souvent les enfants regroupés en deux couples ou en un couple et deux solitaires. Alors, ou bien les deux plus vieux et les deux plus jeunes deviennent respectivement solidaires, ou bien le deuxième et le troisième forment une coalition, et

l'aîné et le benjamin font bande à part. Dans ce dernier cas, les solitaires perdent au change, parce que leur isolement leur fait perdre du pouvoir vis-à-vis des parents.

Les familles de cinq enfants ont également leur propre dynamique. L'enfant du milieu est souvent pris en sandwich entre deux couples. Il devient alors soit le bébé des trois premiers, soit l'aîné des trois derniers. Dans ce cas, il hérite d'un statut particulier. Il peut, cette fois, profiter des avantages de l'aîné et du benjamin. Souvent, il développera des talents de toutes sortes.

À l'inverse, le véritable bébé de la famille aura plus de difficulté à s'épanouir. Je dirais que les familles de quatre ou cinq enfants vivent une dynamique de groupe plus critique. Ceux qui réussissent à passer cette période sans trop de déchirements se forgent souvent une personnalité plus forte.

Enfin, dans le cas des familles très nombreuses, les rôles parentaux sont généralement dilués. Les plus jeunes perdent de vue leurs parents puisqu'ils sont plutôt pris en charge par les aînés. Toutefois, ceux-ci ne sont pas vraiment des parents. Ce sont des frères et des sœurs qui ont des enjeux différents, des parents substituts pour qui cette tâche d'éducation s'avère souvent ardue. Les enfants d'une famille très nombreuse ont l'avantage d'être plusieurs à satisfaire tous les désirs des parents. Les rôles se partagent plus facilement et il leur est plus facile de développer leur propre individualité.

En somme, chaque type de famille implique des défis différents et chaque enfant portera toute sa vie les marques de ces liens qu'il aura tissés dans sa première communauté. ■